

**BULLETIN MENSUEL**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON**

**Siège social : 33 rue Bossuet, F 69006 LYON**

Rédaction : P. BERTHET

1998  
Mars  
1998

P. JOLIVET, 1997. — *Biologie des Coléoptères Chrysomélides*. Société nouvelle des éditions Boubée, Paris, 280 p.

Notre collègue P. JOLIVET, auteur prolifique s'il en est, nous a gratifié d'un ouvrage sur la biologie d'une famille de Coléoptères ayant une relative importance économique. Ce livre, préfacé par Y. DELANGE, concerne, comme son titre l'indique, plus particulièrement la biologie proprement dite, mais aborde largement d'autres domaines comme la paléontologie et l'évolution chapitre 1, la génétique chapitre 6, l'éthologie (et non éthologie comme écrit en haut des pages impaires du chapitre 10) chapitre 7 et 10, et le parasitisme chapitre 9.

Après un avant-propos et une brève introduction tenant lieu d'avertissement au lecteur, l'auteur, spécialiste chevronné, nous conduit, sans plan rigoureux, au travers des aspects les plus divers et les plus curieux de la vie des Chrysomèles au sens linnéen du terme. Depuis la paléontologie et l'évolution jusqu'à l'écologie et l'éthologie, il aborde la classification, la sélection trophique (choix de la nourriture par les larves et les adultes), le développement de l'œuf à la nymphe, la biogéographie, la génétique, la partie de l'éthologie traitant des mécanismes de défense, la reproduction, les parasites, commensaux et prédateurs.

Ce livre, qui reprend certaines parties de chapitres d'ouvrages collectifs patronnés par l'auteur, est une mine d'informations pour les spécialistes et, nous l'espérons, suscitera des vocations chez les jeunes attirés par le domaine des Sciences naturelles, fréquemment décriées. Car il reste beaucoup à découvrir et développer dans ce domaine.

L'éditeur a voulu frapper les esprits (coup de publicité ?) en introduisant la quatrième de couverture par la phrase « La menace que représente les Chrysomélides se précise ». On ne peut trouver ce propos qu'exagéré. Pour un faible nombre d'espèces (quelques centaines) ayant une importance économique certaine, l'activité de la plupart (plus de trente mille) est sans impact sur l'agriculture ou la sylviculture, mais participe à l'équilibre des écosystèmes, équilibre de plus en plus menacé par l'homme et ses activités. Nombre d'espèces incapables de voler sont en voie d'extinction, comme l'auteur le souligne dans sa conclusion.

Cet ouvrage est illustré, de façon heureuse, par de belles photographies en couleur d'insectes, prises par P. JOLIVET et quelques spécialistes, ainsi que par des dessins au trait, repris d'ouvrages plus anciens, malheureusement assez médiocrement reproduits. Une abondante bibliographie le complète ainsi que des index des insectes et plantes cités.

J.-C. BOURDONNÉ.

## DERNIERES NOUVELLES DE L'ILE DE ROBINSON

Nous avons reçu une nouvelle lettre de nos collègues Michel BAFFRAY et Philippe DANTON :

Mercredi 7 janvier 1998,

Bonne année à tous,

Chers Linnéens ! En ce 7 janvier, en l'an de grâce 1742 (je crois), Don Juan et Don Ulloa, à la tête d'une expédition scientifique de mathématiciens et de physiciens, découvriraient sur leur route océane, les terres de Masatierra.

Pour ce qui nous concerne, c'est trois jours plus tôt que nous avons réaccosté sur Robinson Crusoe et repris contact avec cette île-ci, que désormais nous connaissons un peu. En effet, nous sommes rentrés dimanche, dans le mauvais temps et par une mer grosse, après une nuit éprouvante et agitée, de notre excursion (trop courte !) à Masafuera ou Alexandro Selkirk.

La liaison maritime entre les deux grandes îles est un peu compliquée. L'état de la mer y est pour beaucoup. On peut aussi ajouter qu'il n'est pas facile de trouver un bateau avec de la place et plus encore, la sûreté d'un retour dans des délais

raisonnables ! Avec une certaine régularité (sic), quelques bateaux assurent le ravitaillement de la cinquantaine de pêcheurs qui, de septembre à mai, font la saison de la langouste (*Josus frontalis*, endémique de cet archipel et de celui, plus au nord, de San Felix et San Ambrosio) et récupèrent aussi ces mêmes langoustes pour les convois via Robinson à destination du continent américain ou de l'Europe. Un tel type de pêche réclame une manutention importante. Qu'on en juge : les casiers qui reposent par 20-80 mètres de fond sont tous les deux jours remontés pour être visités ; les bestioles de plus de 11,5 cm (céphalothorax) sont extraites, les petites rejetées (9 années pour faire une langouste adulte) ; à la fin de la journée, les pêcheurs déposent leurs prises dans des viviers à quelques encablures du village ; lorsqu'à l'occasion, un bateau viendra les chercher, elles seront, ces langoustes, remontées dans une barque, transportées jusqu'au bateau où elles seront alors dénombrées et mesurées sous l'œil vigilant et la main experte d'un contrôleur agréé, avant d'être placées dans de grands bacs alimentés en eau de mer...

A Selkirk, la vie des marins est assez rude : solitude et dépense physique, labeur répété. Le simple accostage est à chaque fois une épreuve et requiert le concours de nombreuses mains. Ainsi, quand nous sommes arrivés, notre « gros » bateau a sagement jeté l'ancre à 50 mètres de la côte car, ici, il n'y a ni môle ni jetée. De petits canots (à moteur) sont venus nous chercher et emporter bagages et colis. Pour entrer comme pour sortir du « port », chaque embarcation utilise une grosse corde, amarrée sur la grève, qui reste en permanence dans la mer. Récupérée avec une gaffe, elle est placée sur les pointes de la proue et de la poupe et le marin se tracte jusqu'au bord en s'aidant du flot ; pour sortir, c'est l'opération inverse. Le bateau déchargé, en fin de journée, est treuillé et monte de quelques dizaines de mètres à l'aide de rondins sur le sol de galets légèrement incliné. Une trompe appelle à chaque arrivée, les présents et les bonnes volontés pour aider à la corde, au déchargement et à la manivelle du treuil. On le voit, une addition d'huile de bras, de poulies, de chaînes, de câbles et de forces démultipliées : un peu de mécanique, beaucoup d'énergie humaine brûlée.

Vue de la mer, Masafuera apparaît déjà comme très différente de sa grande voisine. Autant Robinson est de pics et de pointes, autant Masafuera fait massive ; mais cette grosse montagne bonasse, aux reliefs moins marqués, presque assagis, cache bien son jeu. On le devine d'ailleurs, en apercevant des entrailles étroites, profondes, qui dessinent ici des larges plateaux herbus et là, des croupes ou des versants plus raides. On aura beaucoup discuté sur la hauteur de ses sommets. Des documents récents laissent le doute à... 300 mètres près. Pour notre altimètre (et celui d'un collègue ornithologue), Los Innocentes affiche 1370 mètres ; c'est déjà bien assez ! La côte Est, par laquelle nous avons abordé, n'a pas le caractère de dureté que nous découvrirons plus tard, de sa bordure occidentale, toute en verticales de 500 à 900 mètres. La carte, et la perception oculaire, permet de vérifier une autre originalité : la moitié nord est en pentes douces, la moitié sud connaît un relief torturé.

Le « pueblo » s'est installé à l'entrée d'une grande « quebrada » de part et d'autre d'une petite rivière. Il a des allures de village pionnier avec ses baraques petites, en bois, peintes et repeintes avec des couleurs vives (rose, jaune, blanc et vert). De ci, de là, des fûts de 200 litres, des pièces de bois, des objets métalliques. Curieusement une dizaine de lampadaires et des fils singent la ville. De 21 heures le soir, à minuit, un groupe électrogène bruyant apporte la lumière. La maison de la CONAF domine de son double étage le reste du pueblo. Nous y trouverons une place pour ranger nos bagages et dormir dans la partie remise. En effet, le reste, d'ailleurs assez spacieux et confortable, est occupé par le garde de service qui est en fonction sur une durée d'environ 2 mois avant d'être relevé, et par deux chercheurs universitaires de nos âges, l'un chilien, l'autre américain de l'UCLA, qui sont ornithologues, et spécialement dans les parages pour les puffins locaux (*Pterodroma externa* et *Pterodroma longirostris*). Nous passerons en définitive une semaine en altitude avec les tentes et nous redescendrons pour les fêtes du Jour de l'An, très arrosées en vin et « piscola » (mélange du marc de raisin local à 35° avec du coca-cola : non merci !) et bien achalandées côté victuailles : osado de chèvres et de viande de taureau (traditionnel), poissons grillés, poissons cuits dans le citron (recette péruvienne) et pour notre part, langoustes aussi et poulpes.

Le lendemain de notre arrivée, nous sommes montés en compagnie d'un garde et des deux ornithologues avec nos gros sacs à dos. Néanmoins, une partie des gros bagages alourdissait le dos d'une gentille mule et nous déchargeait d'autant. La montée fut sous la pluie et le vent et c'est à peine si nous nous arrêtons pour voir les premiers *Dicksonia externa*, le *Myrceugenia* d'ici et les deux lycopes dont *Lycopodium gayanum*,

très abondant, tapissant les pentes ouvertes. La surprise, agréable, sera qu'arrivés à l'emplacement du campement, nous trouverons un soleil radieux, régnant sur une mer de nuages, à quelques centaines de mètres en contrebas. L'endroit où nous campions vers 1100 mètres est une steppe buissonnante, une sorte de matorral aux bosquets épars, constitués de *Lophosoria*, fougère qui ici atteignait entre 0,5 et 1,5 mètres de haut. Pas d'arbres. De l'herbe sèche, ou des taches de sol nu et des rochers. C'est dans cet univers, à la lisière ou bien abritées sous les *Lophosoria*, que Philippe repérera le premier... l'orchidée !! Sans doute *Gavilea insularis*, mais à vérifier (et ce n'est pas avec les moyens d'ici qu'on le pourra), cette orchidée trouvée une fois en un seul exemplaire en 1958 et décrite sur du matériel sec (!), conservé au musée de La Plata, en Argentine. Une belle « coche » pour l'équipe, et de quoi contenter nos hôtes. Plus tard, nous entreprendrons un comptage métré qui permet d'avancer un chiffre d'une centaine de pieds, avec près de la moitié fleuris, en grappes d'une vingtaine de fleurs jaunes, très peu ouvertes (fleurs proches du Céphalanthère). Plus haut encore, dans des sites ravineux et magnifiques, nous rencontrerons les fleurs jaune vif du *Ranunculus coprarum* et celles, blanches, de *Euphrasia formosissima*, toutes deux endémiques. Bien d'autres plantes encore, bien sûr, dont les fougères *Gleichenia* (*Gleichenia lepidota* et *Gleichenia quadripartita*), une Luzule, un *Berberis*, un *Megalachne* et une série d'*Hymenophyllum* dont certaines restent à déterminer. Sous un ciel clément et par une belle température, on a aussi pu approcher de très près (moins de 1 mètre !!) l'oiseau de proie local et protégé, le « Blindado » (*Buteo polyosoma exsul*) en de nombreuses occasions et admirer ses tournements au dessus de nos têtes. Nous n'avons pas boudé ce plaisir insigne de pouvoir serrer la serre à un rapace !

Tous les jours ne se sont pas ressemblés et nous avons eu pluie et brouillard en abondance dans la période suivante. Mais en s'arrangeant avec le temps, nous avons pu, lors de longues courses, découvrir les troupeaux de chèvres (2000 à ce qu'on dit ; 2 portées de 2 petits par an) et les plantes que leurs dents ont bien voulu laisser. Courant en crête ou dévalant les quebradas, nous avons rencontré des exemples rares, quasi uniques comme celui de *Dendroseris macrophylla* accroché dans le rocher friable sur des pentes périlleuses et que Philippe est allé photographier de près, au risque de se rompre le cou et le reste : encore une Astéracée géante que les gardes n'ont jamais vue fleurie.

Nos emplettes seraient trop longues à détailler, mais à chaque sortie nous faisons notre petit marché. A chaque sortie également, nous pouvions mesurer combien il faudrait de temps pour inventorier sérieusement la flore de l'île, tant les conditions et le terrain rendent la tâche peu aisée.

Après quatre jours dans ce même secteur, nous levons le camp, et, sans l'aide de la mule cette fois, allons rejoindre le deuxième point prévu. Il faudra s'encorder et faire un peu d'escalade sous un ciel couvert, passer par la crête sommitale de l'île, avant de redescendre de trois cents mètres et planter notre tente à l'orée d'une forêt de *Dicksonia externa*. Le site a vraiment changé. Nous sommes sur un replat, au bord d'un ravin, d'où émergent deux très grands doigts rocheux (Las Torres). Le sol est une prairie parsemée de *Rubus geoides* (quelle belle ronce sans épine, aux fruits rouges délicatement parfumés au goût de framboise et à la fleur blanche fragile, grosse, un peu disproportionnée) gazonnant et de *Myrteola nummularia*, des *Blechnum mochaenum*, des *Rumex* aussi et très présente la fougère *Histiopteris incisa* qui retient si bien les gouttes de pluie. Dans les pentes, on retrouve aussi *Lophosoria*, *Blechnum cycadifolium*. Mais le bijou est cette forêt immense de *Dicksonia*, dans laquelle on aura tout le loisir de se promener. Une forêt très humide, baignée par les brumes et les nuages, offrant ses troncs aux *Hymenophyllum*, aux *Grammitis*, aux *Trichomanes* et aux mousses. Le sol, dans les ouvertures, est constitué de *Marchantia* et d'espèces d'Hépatiques non déterminées. Troncs au ras du sol et remontant, ou droits, portant les « coiffes » jusqu'à 5-6 mètres de façon exceptionnelle et sinon couramment entre 1 et 3 mètres. Mais cette forêt a aussi de quoi séduire le plus blasé des ornithologues. Elle abrite à la saison une colonie de « Fardelas », les puffins endémiques. Des milliers et des milliers de *Pterodroma* nichent ici (l'année dernière, plus bas dans la vallée, un grand incendie qui détruisit 270 hectares, a causé la mort d'un nombre estimé à 5000 oiseaux de ce genre) : deux espèces assez reconnaissables en taille. Ils construisent dans le sol meuble des terriers dans le « Bosque » ou sur ses bordures et il faut faire attention où on met les pieds : pour ne pas se les tordre, et également pour ne pas provoquer des cris désespérés de ces pauvres bêtes qui sentent leur plafond piétiné !

Le soir, ou plutôt à la nuit tombante, la forêt devient enchantée. De toute part monte une rumeur sourde, lancinante. La forêt se meut, elle avance comme celle de

Shakespeare, et à tire d'aile, les puffins obscurcissent le ciel étoilé. Tout n'est plus que frôlement (gare aux têtes !) et cris inimitables de ces grands pélagiques. Ils se poursuivent et se touchent en vol, ils vont en tous sens sans qu'on puisse les compter. A notre réveil au matin, c'est comme s'il ne s'était rien passé, mais leur présence est trahie néanmoins par de nombreux cadavres (Buses, chats « sauvages ») et des œufs blancs ici et là.

Le retour au niveau de la mer se fera un jour de brume, laissant entrevoir les paysages à la manière des estampes japonaises du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sur la mer, le temps est plus dégagé, et ce n'est pas superflu car la descente dans l'herbe traîtresse, favorisant les glissades par des pentes de 60-70°, est des plus risquée. Les gardes de la CONAF sont cependant très attentifs à notre sécurité.

Pour les fêtes, nous les laisserons profiter et nous irons, de notre côté, visiter quelques « quebradas » accessibles par la mer. Aussi compléterons-nous notre « herbier » en *Peperomia*, *Blechnum longicauda* (fronde de près de 2 mètres quand même), *Spergularia*, *Erigeron*, *Lobelia alata*, *Mimulus glabratus*, et *Carex* sp., *Cystopteris fragilis*, *Wahlenbergia*, *Gunnera*, et *Sophora*. Il faut y ajouter le très rare *Nicotiana cordifolia* vu en fleur.

Sans doute, l'année prochaine, orienterons-nous notre séjour ici, sur la visite approfondie de Selkirk. Il reste des plantes à voir et beaucoup, beaucoup de secteurs inexplorés où nous aurons peut-être la chance de trouver le fameux *Santalum fernandezianum*, cette plante mythique qui est dans toutes les conversations de l'île.

Philippe est en train de rédiger un article pour le bulletin de liaison de la CONAF, afin de faire connaître ici, la découverte de l'orchidée.

Je vous prie d'excuser la pauvre écriture de ce courrier, et avec lui, vous souhaite encore une bonne année, vœux auxquels se joint également Emmanuel BRETEAU.

Amitiés et à bientôt

Michel.

Chers amis,

Je prends à mon tour la plume à bille pour vous assurer de mes meilleurs vœux.

Michel vous a déjà raconté nos aventures et je sors d'un exercice difficile d'écriture d'un article en espagnol, pour annoncer notre découverte ou plutôt re-découverte, dans le journal de la CONAF. Nous avons beaucoup travaillé sur Masafuera et le terrain est assez difficile. Résultat, nous sommes un peu sur les rotules ou ce qu'il en reste ! Mais ça en valait très très largement la peine et si c'était à refaire, comme dit l'autre, je repartirais tout de suite. Mais nous sommes à présent sur Robinson Crusoe et de nouveaux horizons non encore explorés nous attirent. Le repos risque bien d'être remis à un peu plus tard, en France par exemple.

Nous attendons, dans quelques jours, Vincent TARDIEU, journaliste au Monde, qui vient tourner un sujet pour la télévision autour de notre expédition. Jean-Yves LESOUF doit aussi venir par là, pour collecter quelques espèces au bord de l'extinction (il n'en manque pas !), à multiplier au Conservatoire Botanique National de Brest.

Vous voyez qu'on ne s'ennuie pas ! Nos appareils photos demandent grâce tous les soirs, mais nous restons intraitables. Nous avons hâte de vous présenter tout ça sur l'écran géant de la rue Bossuet.

En attendant, recevez toutes nos amitiés, et à dans un mois à peu près...

Philippe DANTON.